

Le Fils de la Révolution...

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 17 novembre 1934

Il n'est pas décrété qu'un fils doive être dévoué. Parmi les fils, il en est qui choisissent l'ingratitude filiale, et parmi les fils, il en est que l'on pousse à s'y précipiter et qui s'y trouvent pris comme au piège, malgré eux — mais dans tous les cas, ils portent le poids de cette lourde faute. Ils font le mal comme si l'on n'attendait d'eux que le bien ; ils corrompent comme si l'on n'attendait d'eux que la réforme ; et ils déçoivent des espoirs que l'on avait placés en eux sans limite, sans borne. Ces fils qui commettent la faute, ou qui s'y trouvent entraînés, ne sont, hélas, pas rares — ils sont nombreux, et les mères en souffrent d'une souffrance amère et cuisante, et ils offrent aux hommes des exemples des plus funestes, et des plus profitables. Funestes, parce qu'ils tentent les faibles, encouragent l'impatience et séduisent ceux qui n'aspirent qu'à parvenir ; profitables, parce qu'ils instruisent les forts, et font naître la leçon dans le cœur de ceux qui veulent en tirer profit, et apportent aux hommes la preuve que la victoire de Dieu est proche, que la justice de Dieu est plus proche encore que Sa victoire, que la fin du mal est toujours funeste quelles que soient les circonstances, et que l'issue du bien est toujours heureuse, si longue soit l'attente.

Ce fils de la Révolution dont nous voulons parler était un jeune homme lorsque la Révolution le saisit ; elle ne le révéla pleinement qu'en embrasant son être, en agitant son âme jusqu'au tréfonds, en faisant de lui pur mouvement, pure ardeur, et en faisant de sa langue une flamme de feu qui ne s'animait que pour la Révolution, qui ne parlait que de la Révolution — jusqu'à ce qu'enfin elle le fit passer de la prose au vers, le menât de la tribune à la poésie, ou lui composât un peu de l'une et un peu de l'autre. Puis la Révolution poursuivit sa route en triomphe, forçant les obstacles qui se dressaient devant elle, victorieuse, que ne pouvaient effrayer les épreuves ni détourner les difficultés ; et lui suivait la Révolution, docile, mû par elle — criant lorsque la Révolution voulait qu'il criât, haranguant lorsque la Révolution voulait qu'il haranguât, s'efforçant au vers lorsqu'il lui semblait que la Révolution le voulait poète. Puis Dieu permit à la Révolution de triompher, et Dieu voulut que les hommes de la Révolution accédassent au pouvoir, et Dieu confia les affaires de l'Égypte au grand homme de l'Égypte, si bien que Sa Majesté le Roi eut à peine confié la présidence du premier ministère populaire à Saad, que celui-ci choisit, parmi ses collègues et ses partisans, Maître

Naguib Effendi al-Gharabli, l'avocat. Le peuple, ce jour-là, se réjouit du triomphe de la démocratie, et fit confiance, ce jour-là, au Chef et au choix du Chef ; et certains, ce jour-là, s'indignèrent de cette démocratie qui avait bouleversé les affaires de l'Égypte de fond en comble, changé l'ordre du gouvernement, et élevé au rang ministériel un homme qu'un poste de second rang aurait comblé et satisfait ; et certains, ce jour-là, se souvinrent d'un antique poète grec qui avait tant haï le triomphe de la démocratie dans sa cité qu'il s'était exilé de sa terre, et avait pleuré l'âge de l'aristocratie et flétri l'âge de la démocratie, en de beaux vers dont une part demeure conservée jusqu'à ce jour :

Certains rappelèrent alors l'Hégire du Prophète et de ses compagnons vers Médine, et les maux qui frappèrent le Prophète et ses compagnons, et la victoire que Dieu accorda ensuite à l'Islam ; et l'on rappela ce que racontaient certains des compagnons du Prophète, une fois le pays conquis, sur la mort d'un groupe de musulmans qui avaient peiné, lutté, enduré et persévéré, planté l'arbre béni, puis étaient tombés sur le champ du combat avant d'avoir goûté au moindre de ses fruits — tandis qu'un autre groupe survécut assez pour cueillir de cet arbre les fruits les plus doux et les meilleurs. Or ces gens comptaient Naguib al-Gharabli parmi ceux à qui un tel triomphe avait été accordé, destinés qu'ils étaient à manger de l'arbre en paix et en abondance. Puis les événements survinrent, les épreuves se présentèrent, et l'homme affronta les événements aux côtés de ses compagnons, tint bon face aux épreuves aux côtés de son chef et de ses amis. Puis Dieu lui suscita un appui, lequel blâmait l'homme, sans toutefois lui reprocher grand-chose ; et l'homme poursuivit, après la mort du Chef, son combat aux côtés du successeur du Chef, fidèle à la Révolution, aux hommes de la Révolution et aux espoirs de la Révolution — ou du moins en apparence, d'une fidélité qui n'éveillait dans les âmes ni doute ni soupçon. L'homme partagea avec ses amis le pouvoir lorsque le pouvoir leur échut, partagea avec eux l'épreuve lorsque l'épreuve s'abattit sur eux, puis revint avec eux au pouvoir lorsqu'ils y revinrent. Et tout ce que l'on savait de sa conduite, en cela, paraissait clair et droit, que confirmaient les serments qu'il avait jurés, les engagements qu'il avait pris, et les efforts qu'il avait fournis.

Puis un jour, les hommes s'éveillèrent pour découvrir le fils de la Révolution reniant la Révolution ; pour découvrir le protégé de Saad reniant Saad ; pour découvrir l'ami de Mustafa se dressant contre Mustafa ; pour le découvrir nuisant jusqu'à ceux-là mêmes qui s'étaient

solidarisés avec lui et l'avaient soutenu, au point qu'ils s'étaient exposés, pour lui, à la réprobation, s'étaient placés, à ses côtés, sous le soupçon, avaient renoncé, pour lui, à la confiance des hommes et à l'amour du peuple dont ils jouissaient, et avaient pris sur eux, pour lui, de lourdes charges — car quelle charge est plus lourde que celle de la discorde et de la division ?

L'homme renia tout cela, foula tout cela sous son pied et le rejeta derrière son oreille ; il courut vers la charge lorsqu'on l'y appela, se hâta vers le pouvoir lorsque Ibrachi Pacha le lui fit miroiter. Et les hommes regardèrent, et voici que Gharabli Pacha était ministre. Et les hommes s'enquirent, et voici que Gharabli Pacha manœuvrait depuis longtemps pour lui-même, sollicitant quelque poste de l'État auprès du tyran Sidqi Pacha, en cherchant les moyens, en y employant des intermédiaires. Et les hommes regardèrent, et voici que le pacte de la Révolution était rompu, et que l'homme avait trahi tous ses serments, et avait tendu la main aux ennemis de la Révolution, aux adversaires de la Constitution, à ceux qui combattaient le peuple — que Dieu me pardonne — que dis-je, il avait œuvré avec ces gens-là et pris part aux péchés qu'ils commettaient. Puis les hommes regardèrent, et voici que Gharabli Pacha était nommé membre du Sénat. Puis les hommes regardèrent, et voici que la langue de Gharabli Pacha pouvait encore prêter un autre serment, jurant fidélité et loyauté à la nouvelle Constitution — et voici que le cœur de l'homme, son esprit et sa conscience se tenaient prêts à multiplier les serments, à changer d'opinion, à renier le passé, à ignorer l'avenir, et à jouir du plaisir immédiat de l'heure qui passe. Puis les hommes regardèrent, et voici que Gharabli Pacha permettait ce qu'il avait interdit, et reconnaissait ce qu'il avait nié, et prenait part à déverser le tourment sur un peuple innocent. Puis les hommes regardèrent, et voici que Gharabli Pacha s'associait à Qaïsi Pacha pour saisir son ancien chef et ses anciens amis avec violence et brutalité, leur interdisant de se déplacer s'ils le souhaitaient, leur interdisant de parler s'ils le souhaitaient, leur interdisant de démissionner s'ils le souhaitaient, et déchaînant sur eux toute la rancune qu'il nourrissait contre eux — depuis le temps où ils avaient été ses amis, où ils lui avaient témoigné affection et loyauté.

Puis les jours passent et l'année s'achève, et voici que Dieu a permis que le règne du mensonge prenne fin, que la domination du mal prenne fin, que la nuit des démons se dissipe, et qu'il soit temps, enfin, pour les injustes de regagner, refoulés, leurs propres tanières. Alors les hommes regardent, et voici que les ministres sont tombés du pouvoir, et voici que

Gharabli Pacha est rentré chez lui, tout lien rompu entre lui et le ministère, redevenu ce qu'il était l'été précédent — sinon qu'il a perdu tous ses amis, perdu l'affection du peuple, et gagné pour lui-même la haine du peuple, ou disons plutôt l'éloignement du peuple à son égard, le mépris du peuple pour ses semblables, et le dédain du peuple pour eux comme pour lui.

Est-il rentré chez lui riche après la pauvreté ? À l'aise après la gêne ? Dieu sait ce que nous ignorons. Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est qu'il n'est pas rentré chez lui honoré, ni estimé, ni jouissant de ce dont jouit l'homme honoré et estimé : la confiance, l'affection, le soutien. Les hommes s'indignèrent contre lui lorsqu'il accéda au pouvoir, et nul ne pensa à lui lorsqu'il en fut écarté ; il s'oublia lui-même, et les hommes l'oublièrent ; il se négligea lui-même, et les hommes le négligèrent. C'est que la Révolution avait repris son élan après l'interruption, et poursuivait sa route après que le chemin lui eut été barré ; et les hommes de la Révolution regardèrent, et trouvèrent parmi eux des retardataires — certains qui s'étaient tenus à l'écart d'une neutralité suspecte, d'autres qui lui avaient livré une guerre coupable — mais ils virent aussi que la longueur de l'épreuve, la persistance de la discorde, l'avènement de la vérité et l'effondrement du mensonge, tout cela leur avait ramené des gens qui les combattaient naguère, et leur avait rendu des gens qui les reniaient naguère ; si bien que l'armée de la Révolution se trouva fortifiée d'une force sans limite, que l'amour de la Révolution s'enracina dans l'âme du peuple sans mesure, que la certitude du peuple en sa révolution grandit, et que le peuple tint à la mener jusqu'à sa noble fin. Et sur ce chemin tombèrent des hommes dont les pas avaient trébuché, et d'autres dont les mœurs avaient trébuché, et d'autres encore dont la conscience avait failli jusque dans la fidélité due aux amis.

Il y a, dans l'histoire de ce fils entre tous les fils de la Révolution, une leçon pour la jeunesse égyptienne, qu'elle se doit de méditer et sur laquelle elle doit longuement réfléchir. Car si elle considère l'histoire de Gharabli Pacha, sa force première, puis la faiblesse qui le saisit, puis l'abaissement qui l'atteignit, puis le châtiment qu'il connaît aujourd'hui, elle sera digne d'être une jeunesse d'hommes véritables, et de savoir que le pire ennemi de l'homme est cette jouissance hâtive qui ruine ses affaires, dilapide son passé, et fait de son avenir un sort obscur, tout empli de soupçons.

Que la jeunesse médite donc l'histoire de Gharabli Pacha, car les jours lui ont, par cette histoire, offert une leçon empreinte de reproche,

éloquente, et digne de réflexion.